

CHAMPIONNAT DU MONDE DE KITE SURF

Profession kite-surfeuse : Sarah et Ania surfent sur la vague

Elles sont six, sur quarante et un concurrents. Si les filles commencent à faire leur trou dans le petit monde du kitesurf de haut niveau, elles sont encore largement minoritaires. Pourtant, leur profil ressemble énormément à celui de leurs homologues masculins : une pratique précoce du sport, des séances quasi quotidiennes d'entraînement. Et toutes les concessions qui vont avec.

PAR ESTELLE JOLIVET
dunkerque@lavoixdunord.fr
PHOTOS JEAN-CHARLES BAYON

« Ce midi, j'ai mangé de la carbonade, hier, une fricadelle : c'était génial ! » La seule concurrente française du championnat féminin, Sarah Demboux, est... une ancienne Nordiste « de Wattrelos ». Il y a cinq ans, elle a troqué « la vie en pleine ville » et une carrière de gymnaste en sport-études pour un boulot à l'île de Ré, dans le restaurant de sa tante. C'est là qu'elle aperçoit ses premières voiles de kite. « Mon copain en faisait. Moi, je prenais des photos. Puis j'ai voulu m'y mettre aussi. J'en ai mangé, des algues et du sable, avant d'y arriver ! » Trois ans après ses premières gâmelles, elle participe cette année, à 25 ans, à son premier World Tour. « La gym m'a aidée, pour la souplesse, les rotations », avoue-t-elle. Elle lui a aussi laissé en héritage un gabarit tout mini.



Sarah est une ancienne gymnaste. Ania a commencé le kite à 16 ans, avec son père.

Pas encore totalement pro - elle travaille en parallèle comme vendeuse chez un traiteur de l'île de Ré - Sarah a passé contrat, l'an dernier, avec un sponsor, Team Cabrinha. « Le représentant venait en vacances sur l'île. Il m'a dit "tu es une fille, tu te débrouilles", ils me prêtent du matériel en début de saison, qu'ils m'échangent en fin d'année contre du neuf. Mais pour les inscriptions, c'est moi qui paye de ma poche. » 120 € par étape. Plus l'hôtel et le transport. « Je dors dans mon camion aménagé », sourit-elle. Le kitesurf, elle l'a aussi choisi comme mode de vie.

« Tous les hivers, mon copain et moi, on part un mois faire du kite : au Brésil, en Égypte, en Martinique. Et l'hiver dernier, à Hawaï. »

Ania Grzelinka, la Polonaise,

« J'ai gagné ma première compétition nationale à 15 ans. On était seulement trois filles ! »

elle aussi dû migrer vers la mer et le soleil pour pratiquer le kite, qu'elle découvre avec son père lors d'un séjour en Égypte, « en avril 2002 ». Papa Grzelinka est déjà fan de windsurf, et très sportif. Si la famille vit à Wrocław, au sud-ouest du pays, « à 600 km de la mer », les vacances prennent systématiquement la direction du littoral, en Pologne ou ailleurs. « J'ai gagné ma première compétition nationale à 15 ans, raconte Ania. On était seulement trois filles ! Mon père m'a alors demandé : "tu veux atteindre le haut niveau ?" J'ai dit oui. À partir de là, il m'a beaucoup aidée, financièrement et moralement. »

À 17 ans, elle trouve ses premiers sponsors. À 19, elle déménage seule à Malaga, en Espagne, « où je fais des études de tourisme. J'ai choisi cette ville parce qu'elle est tout près de Tarifa, au Maroc. L'un des meilleurs spots du monde. » Ania est aujourd'hui, à presque 22 ans, la tenante du titre mondial. Et elle en vit. Mais celle que les spécialistes qualifient de « très bonne rideuse », très athlétique, reste lucide : « J'ai eu de la chance, celle d'arriver dans le monde du kitesurf au moment d'une transition entre deux générations, deux styles. J'avais 16 ans, j'ai vite appris. Aujourd'hui, je mettrai beaucoup plus de temps. »

Elle regrette l'évolution du freestyle vers plus de technique, « qui fait qu'il faut absolument commencer tôt » et qui peuple le circuit mondial de concurrents de plus en plus jeunes. « La compétition coûte aussi très cher. En République dominicaine, des tas d'enfants font du kite. Mais ils n'ont pas l'argent pour s'inscrire. Participer à toutes les étapes du World Tour, avec les billets d'avion, ça revient à 10 000 €. »

Sarah et Ania ne revendiquent aucune différence avec les kiteurs masculins. « Y'en a qui se la pètent, mais comme dans d'autres sports comme le foot ou le basket », juge Sarah. « Les filles sont peut-être un peu plus peureuses que les garçons, estime Ania. Mais je vous jure qu'à Malaga, quand on est cinq filles et cinquante garçons sur la plage, il y a toujours quelqu'un pour me filer un coup de main ! »



Les membres du jury mesurent constamment la force du vent, à l'aide d'un anémomètre.



Le vent s'est enfin levé hier, vers 16 h, permettant aux épreuves de freestyle de débiter. Le but : enchaîner les figures.